



Djibouti : Kadra Haïd, une première dame influente (2)

Par Ali DEBERKALE

Ali Deberkale est né à Djibouti où il a grandi avant de s'engager sur le terrain associatif, de devenir animateur à la RTD (Radio-Télévision de Djibouti) et de créer et présider la fédération des associations culturelles de Djibouti. Ensuite il a voyagé un peu aux Canada et aux États-Unis avant de s'installer en Europe où il vit en Belgique. Aujourd'hui, il poursuit son combat en faveur de la démocratie et du respect des droits de l'Homme en République de Djibouti et dirige ACP (www.acp-europa.eu), l'Association Cultures & Progrès qui lui permet de poursuivre son objectif d'amélioration des conditions de vie de ses frères africains et de leurs ressortissants, en Europe notamment. Comme tous les Djiboutiens qui aspirent à la liberté, à la démocratie et à la justice sociale, il veut pouvoir donner son avis sur la gestion de la chose publique. Il a des ambitions pour son pays ainsi que des ambitions pour l'Afrique.



Analyse

Juin 2014

Kadra Mahamoud Haïd, l'épouse du Chef de l'Etat djiboutien, est une femme de pouvoir. Son attirance pour ce dernier semble grande. Elle a su user de ses atouts pour approcher le pouvoir et y prendre pied. Elle en vit depuis lors. Parvenue au plus haut niveau par son second époux, elle est influente et visible. Ce qui ne laisse pas indifférents la plupart de ses concitoyens. La présente analyse tente de cerner cette femme de pouvoir. Le facteur familial, son profil personnel, son habileté à faire du cœur un chemin vers le pouvoir, son influence sur son Chef d'Etat d'époux et sa place dans le régime actuel, sont autant de clefs de compréhension de cette première dame peu ordinaire.

La présente analyse faite suite à une première analyse publiée au début de l'année 2014.

C'est son frère Djama, son protégé de toujours aujourd'hui décédé, gouverneur de la Banque nationale de Djibouti, qu'elle délègue pour la clientèle tribale. Il reçoit au mabraz qu'il s'est fait aménager en sa cossue résidence de fonction du Plateau du Serpent, en bordure de mer. C'est chez lui que les contribuables doivent aller jurer allégeance. Ce sont surtout les cadres et les commerçants qui le fréquentent, c'est-à-dire les gens qui ont quelque chose (un emploi ou une entreprise) à préserver.

Le cadre et l'entrepreneur de la tribu qui ne se signalent pas chez Djama, à moins que la Première dame ne les en dispense, le font à leurs risques et périls. Ils l'ont cherché s'ils rencontrent des difficultés, suscitées ou non d'en haut lieu.

Le cas du jeune commerçant Omar Aïdid Ahmed, distributeur de programmes de télévisions satellitaires, est de ce point de vue révélateur. Un brin rebelle, il ne se sent pas dans l'obligation de danser pour la Première dame et son frère, sous prétexte d'appartenir à la tribu dont ils se réclament. Mal lui en prend. Il récolte des difficultés, notamment avec le service des impôts, et goûte aux geôles du régime. Il finit par voir son commerce et ses biens saisis par le fisc en novembre 2007.

Ce clientélisme tribal ne plaît pas, l'on s'en doute, au grand public. Qu'ils soient membres des communautés majoritaires ou de celles minoritaires, les Djiboutiens en conçoivent un certain ressentiment. Et il n'est pas rare que la Première dame soit accusée d'abus d'influence et de volonté vengeresse.

Kadra, il est vrai, sait se souvenir de tels ou tels mots blessants qu'elle a dû essayer en d'autres temps. Surtout, elle ne tolère plus les insinuations sur ses origines familiales. La nièce de Hassan Gouled Aptidon, Habiba Idriss Gouled, à qui elle a donné de «Ma cousine Habiba» durant la marche vers le sommet du pouvoir, en fait l'expérience en août 2001. Elle se retrouve pour quelques jours à la prison centrale de Gabode pour avoir eu des mots déplaisants sur le sujet.

Mais la Première dame, tout comme son mari, n'a que faire du sentiment de ses concitoyens. Au contraire, elle met de la visibilité à son influence.

La Première dame sait qu'elle peut ne pas s'effacer devant Ismael Omar. D'autant qu'elle est désireuse de s'affirmer autrement que par son statut d'épouse du Chef de l'Etat. Aussi se soucie-t-elle d'être visible dans sa posture. Visible dans les pratiques comme dans les réseaux d'influence qu'elle met en place.

Kadra, elle ne s'en cache guère, est versée dans le renseignement. Tout comme son mari, en compagnie duquel elle a traversé la majeure partie des plus de trente ans de pouvoir sans partage. Elle a probablement contracté le virus du renseignement avant l'Indépendance. Comment ? Du père ou de son entrée par mariage dans les cercles du pouvoir colonial ? Toujours est-il qu'elle sait quel parti elle peut tirer du renseignement. Elle n'ignore pas non plus que le renseignement passe par des femmes et des hommes. Elle songe à en trouver. Elle a ses propres agents, outre ceux du système qu'elle sait utiliser. Elle se renseigne sur les activités politiques, notamment des opposants, sur les activités syndicales et associatives, sur celles de telle ou telle personne ou personnalité. Elle se renseigne sur la vie privée des gens : sources de revenus, train de vie, relations familiales, déboires ou succès sentimentaux, etc. Et tout le reste.

La collecte et le maniement du renseignement, elle les double d'une autre pratique : la peur. Son époux utilise la peur dans ses rapports avec ses concitoyens, il en use comme méthode de gouvernement et obtient des résultats. Par peur pour leur personne ou leurs biens, bien des gens se soumettent. Ce que la Première dame est bien placée pour savoir. Pourquoi ne pas y recourir ? Elle franchit le pas, et cela fonctionne. La réputation de femme forte qu'elle s'est forgée au fil de la marche de son époux vers le sommet de l'Etat et l'influence réelle qu'elle exerce sur lui, font effet. Kadra ? Elle a les moyens de nuire, entend-on ici et là. Il lui suffit souvent d'exiger quelque chose pour l'obtenir. Un coup de fil à tel responsable gouvernemental ou administratif, à tel commerçant, et elle parvient à ses fins. Elle place ou déplace des travailleurs, débloque des marchés, favorise ou défavorise des opérateurs économiques, etc. etc. Elle joue jusque sur le paraître dans son maniement de la peur. En public, elle veille à sa démarche et à son port de tête, s'efforce de contrôler rires et sourires, limite le bavardage et module l'expression du visage selon le message à émettre. Elle est capable de se faire cassante et d'humilier publiquement quelqu'un si quelque chose lui déplaît de sa part.

Autre penchant visible, la Première dame se distingue par un goût fort pour l'argent. Elle l'aime et en fait un usage excessif qui ne suggère point qu'il soit bien acquis. Qu'elle aime l'argent n'est du reste pas une nouveauté (nous l'avons signalé), mais la position de pouvoir qu'elle occupe jette plus de lumière sur cet amour prononcé et ses manifestations. L'argent, pour quoi faire de concret ? Il finance, entre autres, un style dispendieux de vie qui insulte à la misère populaire. Consommer une alimentation de luxe, rouler dans des voitures de luxe, vivre dans de luxueuses résidences, porter des habits et autres accessoires de luxe, combattre à grands frais le poids des ans sur son corps, s'offrir des voyages et autres vacances de luxe, loger dans des hôtels de luxe, posséder des appartements de luxe, etc. sont autant de choses que Kadra aime et fait au grand jour. Elle aime cela si fort qu'elle n'apprécie pas que d'autres femmes, si aisées soient-elles, possèdent les mêmes objets qu'elle. Elle y voit de la concurrence déloyale pour ne pas dire du mauvais goût. Les objets de la Première dame doivent lui être

réservés. Ils doivent être uniques en leur genre à Djibouti. Cela fait partie de ces règles non écrites dont le respect s'impose aux gouvernés sous peine de représailles.

Et d'où vient cet argent capable de financer une telle débauche de luxe puisque la Première dame n'a de ressources officielles que sa solde de fonctionnaire inactive du ministère de l'Éducation nationale ? Quel argent a, par exemple, financé la construction de la coscuse résidence de Haramouss, propriété officielle de Kadra Mahamoud Haïd, où vit le couple, et bien d'autres biens immobiliers de la capitale ? Quel autre argent a financé l'appartement luxueux du 16^{ème} arrondissement de Paris en France ? On peut répondre à ces questions par une autre question : d'où vient l'argent qui finance le train de vie princier et la fortune du Chef de l'État et de sa famille quand on ne connaît à IOG aucune autre source de revenus que sa modeste solde de policier colonial puis son traitement de chef de cabinet du Président de la République suivi de son indemnité de Chef d'État ?

Par rapport à l'argent, le nom de la Première dame revient souvent sur les lèvres dans des affaires qui en génèrent. En dépit de l'opacité dont le couple tente d'entourer ses finances, le nom de Kadra Mahamoud Haid n'est en effet guère moins fréquemment avancé que celui de son époux. Elle est citée au sujet des GXA Assurances (l'une des deux uniques maisons de la place de Djibouti), de la grande surface Nougaprix, d'immeubles de la capitale, des déboires de tel ou tel haut responsable d'établissement public ou de société d'État qui refuse de payer, etc. etc.

Visible dans ses pratiques, la Première dame l'est aussi dans ses réseaux. Des réseaux, elle en possède plusieurs. Il y a le réseau féminin, le réseau masculin, l'administratif, le commercial, le réseau de province, le réseau régional, etc.

Le réseau féminin est le plus important. Femme, elle se considère mieux placée que son époux pour l'instrumentalisation de la gent féminine. Et puis on ne sait jamais avec lui si elle le laisse aller au contact : une plus coriace qu'elle peut surgir du lot et lui faire tourner la tête ! Présidente de l'Union nationale des femmes djiboutiennes (UNFD) et bonne connaissance de la capitale où elle est née et vit depuis lors, il lui est assez facile de disposer d'informatrices dans les différents quartiers et agglomérations.

Le réseau masculin semble confié à son frère Djama Mahamoud Haïd. Il officie depuis son mabraz et son bureau de gouverneur de la Banque nationale de Djibouti. Entouré de clients majoritairement issus de son clan, il est influent. Il a barre sur un bon nombre de gens, y compris des ministres, des administrateurs et des commerçants. Comme l'Administration est à dominante masculine, Djama s'occupe aussi du réseau administratif. C'est à lui que les clients de l'Administration rendent souvent compte. Il fait encore figure de préposé au réseau régional. Notamment pour les relations opaques avec certains acteurs de l'État auto-proclamé du Somaliland.

Le réseau commercial semble, lui, rester entre les mains de la Première dame. Il est trop sonnante et trébuchant pour être délégué. Les clients ne manquent pas, tels que la famille Salem Mouti, Ibrahim Napoléon, ou encore Al Gamil et Boreh eux-mêmes.

Le réseau de province est également de son ressort. Elle le féminise assez pour mieux le tenir. C'est dans les chefs-lieux que les clientes se trouvent souvent. Elles peuvent avoir ou non des couvertures telles que des associations locales, des emplois administratifs voire des commerces.

Par ses actes comme par ses réseaux, la Première dame est donc influente. Elle cultive cette influence jusque dans la rue où elle intervient dans les colères collectives qui éclatent de temps à autre et n'hésite pas à arrêter son imposant cortège pour engager la parole avec manifestants ou grévistes.

Nous l'avons vu, Kadra Mahamoud Haïd ne manque pas d'atouts. Un physique avantageux, sur lequel elle ne se lasse pas de combattre l'effet du temps qui passe, de l'instruction, un métier, un soutien paternel sans réserve, de l'énergie et une certaine habileté. Toutes choses dont elle sait user à son profit. Elle y ajoute le surnaturel. Cette ambitieuse femme n'hésite pas à recourir aux pratiques occultes. Elle use de divinations et autres actes magiques.

C'est assez tôt que, semble-t-il, elle recourt à ces choses. Autant pour se rassurer que dans l'espoir de lever les éventuels obstacles sur son chemin. De vouloir épouser un homme en vue pour se hisser au-dessus de la moyenne, la pousse à vouloir lire dans l'avenir. Elle fréquente assidûment, comme d'autres d'ailleurs, les masures des diseuses de bonnes aventures. Une habitude qu'elle ne change pas plus tard, une fois mariée, que ce soit avec Abdallah Mohamed Kamil ou Ismaël Omar Guelleh. Elle a besoin de ces liseuses de traces de café, de fumée d'encens, de cartes ou d'autres objets, pour deviner ce que lui réserve l'avenir.

Mais c'est après l'Indépendance, une fois conquis Ismaël Omar, qu'elle donne libre cours à sa croyance dans les choses occultes. De la divination, elle passe à des pratiques censées l'aider à la réalisation de ses projets. Sorcellerie et autre maraboutage la tentent. Est-ce avec les encouragements d'Amina Guelleh Ahmed, tante de son second époux, comme le murmurent certains ? En tout cas, la voici en plein dans la magie. Elle consulte tout ce que Djibouti compte de sorciers, marabouts et autres charlatans. La caisse noire sécuritaire que gère son mari, lui facilite la tâche. Les billets de banque, croit-elle, n'ont pas d'effets que sur le naturel, ils agissent aussi sur le surnaturel. Les esprits lui semblent sensibles à l'odeur de l'argent, peu importe sa provenance.

Alors, l'épouse du chef de cabinet de Gouled collectionne amulettes et autres potions magiques. Elle a tout ce qu'il faut, qui pour parer les coups présents et à venir, qui pour obtenir ou conserver les bonnes dispositions de tel ou tel baron, à commencer par le couple présidentiel, qui pour s'attaquer à un ou une ennemie. Elle n'a guère de peine à convertir Ismael

Omar à cette croyance aux vertus de la magie. L'homme prête une oreille attentive au discours occulte.

De fait, l'usage de la magie n'est pas le fait du seul couple Kadra-Ismael au sein du régime, d'autres, beaucoup d'autres, des femmes comme des hommes, recourent aux services des diseuses des bonnes aventures et autres manieurs d'esprits. Il n'est pas rare que ces clients d'un genre particulier se croisent chez un praticien ou une praticienne, à leur déplaisir d'ailleurs car ils aiment bien la discrétion dans ces choses. Ce qui pousse les plus nantis à rechercher des services sans partage.

Bientôt, Kadra et Ismael franchissent les frontières nationales pour se fournir dans les pays de la région. Ils s'adressent à des magiciens d'Ethiopie, du Soudan, du Yémen et d'ailleurs. Ils font même venir certains d'entre eux pour les installer chez eux. Un coin de la résidence leur est spécialement aménagé. Les sorciers officient sur place, peu avares de prescriptions. La plupart des actes du couple sont placés sous le signe de la magie. Il y a la potion pour se laver, l'amulette à porter hors de la maison, celle du mabraz, la formule à dire en telle ou telle circonstance. Il y a les poignées de mains à éviter, celles à rechercher. Il y a les coups à asséner pour neutraliser les intentions hostiles détectées par le praticien, les sacrifices à faire pour le succès d'un projet. Etc.

L'occulte devient omniprésent, si omniprésent qu'il sort du cadre privé pour venir sur la place publique. C'est ainsi que les magiciens sont mis à contribution lors des élections. Des bêtes sont tuées selon tel ou tel rituel, leur viande consommée ou non, leur sang parfois versé aux quatre coins du pays ou de la ville, ou encore dans les eaux territoriales. Des litres de potion magique sont discrètement pulvérisés dans les rues, tard dans la nuit. Il arrive qu'une poule ou un mouton d'une certaine couleur, aux yeux crevés, soient trouvés dans la rue au petit matin. Et puis il y a le khat de la campagne électorale. Il est arrosé de la potion appropriée avant d'être généreusement distribué aux électeurs que l'on cible.

Toute cette débauche d'énergie et d'argent mal acquis, pour conserver le pouvoir et ses privilèges indus. Cela marche-t-il ? L'opposant que nous sommes n'a pas l'impression d'avoir ressenti quoi que ce soit. Nous ne pensons pas que ces pratiques dont nous sommes probablement parmi les cibles privilégiées, atténuent en nous le désir de justice, de liberté et de progrès harmonieux. Elles rassurent peut-être leurs auteurs, qui y croient et dilapident ainsi des deniers publics, mais leur efficacité est loin d'être garantie.

Si le pouvoir reste absolu et monocolore depuis près de quarante ans, ce n'est pas tant du fait des pratiques magiques que de l'usage multiforme de la force. Le couple présidentiel n'aurait pas besoin d'une garde prétorienne et d'une dérive dictatoriale si ses pratiques magiques pouvaient agir sur le peuple et, comme il en rêve depuis si longtemps, le rendre doux comme un agneau. Elles révèlent seulement la fragilité d'une femme et d'un homme qui se sont retrouvés trop haut.